



EN MODE EMPLOI

ONZE JEUNES RÉSIDENT.E.S
DE L'ALJT (ASSOCIATION POUR
LE LOGEMENT DES JEUNES
TRAVAILLEURS) RACONTENT
LEURS PREMIÈRES FOIS DANS
LE MONDE DU TRAVAIL

RACONTER SA DÉCOUVERTE DU MONDE DU TRAVAIL

Il y a ceux qui déménagent à Paris en quête d’opportunités, celles qui, de par leur couleur de peau ou leur religion, peinent à trouver leur premier emploi ou traversent leur première période de chômage, et ceux qui travaillent pour reprendre des études... Tous les mardis soirs du mois d’octobre 2019, onze jeunes de la résidence de jeunes travailleurs (ALJT) du 12^e arrondissement de Paris ont couché sur le papier leurs premiers pas dans le monde du travail.

Au fil des ateliers d’écriture et photo mis en place par la Zone d’Expression Prioritaire (ZEP), les participant.e.s, âgé.e.s de 21 à 27 ans, se sont interrogé.e.s sur leur rapport au travail, qu’ils.elles découvrent. «Et moi, pourquoi je travaille ? Pour m’émanciper, par nécessité, pour me sentir utile ? Est-ce que trouver ma place dans la société signifie trouver du travail ? Comment je cherche un emploi ? Ai-je les mêmes chances que les autres ?» Leurs attentes et les difficultés qu’ils.elles rencontrent, leurs choix (ou non-choix) professionnels, les relations avec leurs collègues, avec leurs supérieur.e.s : chacun et chacune s’est emparé.e d’un sujet, et a produit un témoignage, en texte et en image.

Nathalie Hof et Carolina Arantes

JOURNALISTES POUR LA ZONE D’EXPRESSION PRIORITAIRE

DONNER UNE AUTRE IMAGE DES JEUNES ADULTES VIVANT EN FOYER

Ce petit livret est le fruit d’une rencontre entre voisines et voisins, d’un rendez-vous hebdomadaire donné dans la salle commune de la résidence ALJT (Association pour le logement de jeunes travailleurs) Diderot du 12^e. Mais aussi de l’envie d’Anaïs, une résidente, de déconstruire les idées reçues sur les jeunes adultes vivant en foyer auxquelles elle est confrontée. Des jeunes qui casseraient, «parleraient mal», traîneraient en bas du bâtiment et en feraient un lieu peu sûr.

Pour pouvoir déconstruire, il faut aussi construire ; et c’est avec la ZEP qu’Anaïs, accompagnée d’Élise, l’animatrice du foyer, a imaginé le projet ! Les résident.e.s volontaires ont réfléchi, débattu, partagé et écrit sur un point commun : le travail. Travailler est une contrainte, un plaisir, une obligation, une routine, un échange, un apprentissage, une étape... C’est une partie importante de notre quotidien à toutes et tous. C’est à travers ce thème qu’ils.elles se sont mis un peu à nu sur un papier et qu’ils ont imagé cela avec un portrait photo.

Ce projet, Anaïs l’a appelé «Première Main, Second Regard» : «Première Main», parce qu’on l’a construit nous-mêmes, avec ce qu’on avait, nos histoires. «Second Regard» car pour nous, jeunes, c’était une manière de nous (re)découvrir les uns les autres à travers nos témoignages. Mais aussi de renouveler le regard que les gens extérieurs portent sur une ALJT, sur les personnes en foyer. Ce fut un engagement pas toujours évident à tenir, mais Anaïs a fait le lien, Élise l’a encouragée, Nathalie et Carolina les ont toutes et tous accompagné.e.s et leur ont permis de se révéler sous un angle nouveau.

Anaïs Bellon

RÉSIDENTE

Élise Ustaroz

CHARGÉE DE VIE RÉSIDENTIELLE À L’ALJT 12^e

MON PREMIER JOB À PARIS, À MI-TEMPS ET SANS LOGEMENT...



**QUAND J'AI
DÉCROCHÉ UN
MI-TEMPS COMME
VENDEUSE À PARIS,
JE N'AI PAS HÉSITÉ :
J'AVAIS BESOIN
D'INDÉPENDANCE.
MAIS AVEC MON
PETIT SALAIRE, PAS
DE LOGEMENT
ET DES GALÈRES...**

4 octobre 2017, mon téléphone sonne. Je décroche mon premier job à Paris : vendeuse, 15 heures/semaine, en CDI. C'est une marque que j'adore depuis mon enfance. Mon rêve de travailler dans la mode allait enfin se concrétiser ! Mon objectif, c'était d'acquérir de l'expérience et je partais de zéro : une ancienne vendeuse de tickets de cinéma sans expérience, sans réseau, sans diplôme et avec quelques euros sur le compte. Et quoi de mieux que de commencer par la capitale de la mode ?

Sauf que, à Toulouse près de chez moi, trouver un logement avec la moitié d'un SMIC, c'est possible. À Paris ? Je pouvais commencer à me chercher une tente Quechua. J'étais loin d'imaginer que l'objectif que je m'étais construit durant 16 ans pourrait être remis en question en l'espace de quelques mois.

La mode, c'était mon domaine de prédilection, contrairement à mon père qui aspirait à ce que je devienne gendarme ou avocate. D'ailleurs, le mot « diplôme » n'arrêtait pas de sortir de la bouche de mes parents qui n'avaient pas les moyens de m'aider financièrement. Quand j'ai perdu subitement mon père en 2017, quelques mois avant, j'étais partagée entre fuir, pour moi, et rester, pour ma mère. Est-ce qu'inconsciemment je la fuyais, ainsi que mes frères ? Sûrement. Paris était l'issue de secours et je n'avais rien à perdre en partant. J'ai très vite appris à être indépendante et à me lancer dans des choix osés, et quand on a vécu le pire, ce ne sont pas les heures de transport qui nous arrêtent. Avoir un mi-temps à Paris et habiter Toulouse revenait pour moi au même que d'aller travailler à Narbonne.

Bref, mon esprit de warrior était activé, j'avais décidé de faire des allers-retours. Je prenais un bus à 5h du matin pour prendre un premier train jusqu'à Toulouse. Ensuite, j'en prenais un second à 6h direction Paris. J'arrivais à midi et à 15h, j'embauchais. Puis, à 20h je prenais le train pour rentrer à Toulouse. J'arrivais le lendemain à 10h du matin chez ma mère dans un petit village appelé Miremont. Un siège de train ne m'a jamais semblé aussi confortable.

Je faisais ces allers-retours trois fois par semaine et je payais mon abonnement 80 euros par mois pour avoir des trains illimités. Au taff, cela m'a valu le surnom de « The Legend ». La SNCF m'a même envoyé un e-mail de félicitations pour avoir fait 53 162 km en trois mois. Super. Merci de me rappeler que j'aurais pu faire le tour du monde.

JE N'AVAIS PAS CONSCIENCE D'ÊTRE À LA RUE

Trois mois après, je suis passé en 24 heures. Je ne pouvais plus continuer cette vie de nomade et devais réduire ces allers-retours à un maximum par semaine. Je n'avais pas de budget pour payer un loyer alors, pendant les trois mois qui ont suivi, j'ai logé chez une dizaine de personnes du travail. J'ai fait des hôtels, des sous-locations, du couchsurfing, des couchettes, un tas de sols et de matelas gonflables.

Je n'avais pas conscience de la gravité de ma situation. D'être à la rue. Je relativisais constamment. Les quelques recherches d'appartements que j'avais faites étaient catastrophiques. Je me souviens d'un jour où je suis partie visiter un appart à deux heures de Paris. Insalubre et avec des squatters. Avec mon salaire de 900 euros, c'est tout ce que je pouvais me permettre : un logement social à moindre coût.

Niveau pro, ce mode de vie n'a jamais eu d'impact. J'étais ponctuelle, toujours de bonne humeur et efficace. Ma détermination était plus forte que tout. C'était surhumain d'ailleurs. Par contre, ce que je n'avais pas vu venir, c'était le chaos dans ma vie personnelle. J'ai été confrontée à des épisodes de dépression réactionnelle. En fin de journée, je me retrouvais seule face à moi-même, avec parfois ce stress de ne pas savoir où dormir ; pendant que ma vie sociale était clairement en déclin et que je perdais mes amis de Toulouse qui ne comprenaient pas un tel choix de vie. J'étais tellement obnubilée par le faite de réussir dans la mode que j'en avais même oublié de soutenir le deuil de ma mère. J'étais solitaire.

APRÈS TOUTES CES GALÈRES, J'ALLAIS ENFIN ÊTRE LOCATAIRE

En plus d'être vendeuse, j'ai été plusieurs fois habilleuse pour acquérir de nouvelles expériences dans un nouveau monde : le luxe. Et puis un soir, à 23h, je me suis retrouvée dépassée par cette situation : je ne savais vraiment pas où dormir. Je suis donc allée dans une pizzeria. J'étais assise avec ma pizza en face de moi, mes deux valises et mes trois sacs de courses Carrefour (où je mettais mes fringues) en guise de compagnons. J'avais décidé de tout laisser tomber. J'avais fait tellement de sacrifices, pour si peu. C'était décidé, le lendemain, je rentrerai chez moi, définitivement.

J'étais sur le point de prendre mon train quand mon téléphone a sonné. J'avais décroché un appartement à l'ALJT. J'arrivais pas à le croire. Après tout ce temps de galère, j'allais enfin être locataire.

J'ai fondu en larmes, mais des larmes de joie cette fois. J'ai donc fait demi-tour, direction l'ALJT de Diderot dans le 12^e pour visiter mon nouveau chez moi.

Se débrouiller tous les jours, ne compter que sur soi-même, gérer son budget, oser demander de l'aide, être confrontée à la solitude... Tout cela m'a ouvert les yeux, ces même yeux aveuglés par les paillettes de la mode. Aujourd'hui, je veux aider comme on m'a aidée. Je me vois bien mêler l'art au social. Je veux faire de mon futur métier une main que je tendrai vers une autre. Et je crois que là-haut, il y a quelqu'un qui est fier de sa fille.

Anaïs, 25 ans
SALARIÉE

AU CHÔMAGE POUR LA PRE- MIÈRE FOIS, MON PHYSIQUE FAIT TÂCHE

Je cherche du travail depuis un an et six mois. Avant, je faisais de la vente dans la grande distribution. Mon directeur a licencié cinq personnes, j'étais la cinquième. J'ai remarqué que nous étions toutes des femmes noires et en surpoids.

J'ai passé onze entretiens dans la vente en prêt-à-porter, et un à la SNCF. Les entretiens dans la vente, pour moi, ils se passent bien. Mais on finit toujours par me dire : «Vous n'êtes pas le profil qu'on recherche.»

À chaque fois, je vis la même scène : j'arrive, je m'annonce, j'attends cinq minutes, le recruteur appelle mon nom. Il regarde dans la salle et quand il voit que c'est moi qui me lève, il fait «Ah !», il est un peu choqué. Durant les entretiens, les recruteurs ne s'attendent pas à voir une personne noire. Mon nom et mon prénom, ça fait pas personne de couleur : ça fait personne française blanche. Plusieurs fois, on m'a dit : «Vous êtes de quelle origine pour avoir un nom comme ça ?» Je leur ai répondu que je venais des îles, de Saint-Martin. Mon nom, ça ne devrait rien à voir avec mon physique, ça vient de ma famille, et c'est tout.

Des fois, quand je candidate par e-mail, on me dit qu'il faut que j'envoie une photo. Quand on me demande ça, je ne réponds pas. Parce que je sais que si ces gens voient ma tête, ils vont pas vouloir faire d'entretien avec moi.

Dans la vente de prêt-à-porter, on représente une marque, donc on se doit d'être «beaux» et «belles», comme les gens aimeraient nous voir, pour faire vendre. La «beauté» est souvent représentée par une femme blanche, fine et grande. Il suffit de voir les magazines, les réseaux sociaux...

Nous sommes entourées de stéréotypes, que l'on voit sur du papier mais qui ont une influence sur la réalité.

**DE MA COULEUR DE
PEAU À MON POIDS,
MON PHYSIQUE
NE PLAÎT PAS AUX
RECRUTEURS. ALORS
J'AI DÉCIDÉ DE
CHERCHER DANS
UN AUTRE SECTEUR.**



**JE ME SUIS DIT : «PEUT-ÊTRE
QUE J'AI UNE CHANCE LÀ-BAS»**

Il y a trois ans, je cherchais aussi dans des magasins de vêtements. Pendant les entretiens groupés, j'étais toujours la seule Noire. Un mois après un entretien dans un magasin, j'y suis retournée pour faire des achats, et tous ceux qui étaient avec moi à l'entretien y travaillaient ! J'ai posé des questions à une fille que j'ai reconnue ; c'est elle qui m'a dit qu'ils avaient pris tout le monde sauf moi. Plus tard, j'ai fait un entretien pour être vendeuse pour une marque de prêt-à-porter avec laquelle j'en avais déjà fait un, un an plus tôt. C'était la même recruteuse. Elle m'a sortie du groupe, et elle m'a dit : «Si je vous ai pas prise l'année dernière, je vous prendrai pas cette année.» Mais en un an, il y a beaucoup de choses qui peuvent se passer !

J'ai remarqué que dans les transports, ils ne regardent pas le physique : j'ai déjà vu des personnes en surpoids comme moi à la RATP et à la SNCF. Je me suis dit : «Peut-être que j'ai une chance là-bas.» C'est comme ça que je me suis décidée à postuler dans les transports, comme agent, et dans le gardiennage. J'ai ouvert mes recherches, pour ne plus être discriminée. Le gardiennage j'ai pas encore fait. J'ai postulé chez la RATP. J'ai passé un test en ligne. J'attends une réponse, et j'espère que cette fois l'entretien physique sera le dernier avant un long moment ! Je croise les doigts.

Maggie, 25 ans
EN RECHERCHE D'EMPLOI

JE DÉCOUVRE LE MÉTIER DE CHERCHEUSE D'EMPLOI

POUR TROUVER MON PREMIER EMPLOI, J'AI REMPLACÉ MES BASKETS PAR DES DERBIES EN CUIR ET MON INTRO-VERSION PAR DES SOURIRES. C'EST CE QU'ILS ATTENDENT NON ? ALORS POURQUOI LES RECRUTEURS NE ME RAPPELLENT PAS ?

Naïvement, je pensais qu'avec un bac +5 en Économie touristique à la Sorbonne, deux ans en alternance chez Air France, un an d'alternance en agence de voyages et divers stages, ça aurait été facile de trouver mon premier emploi. Mais pour l'heure, les portes de l'emploi me sont impénétrables. Traverser la rue pour trouver du travail il disait ? Et pourquoi pas claquer des doigts ou frotter la lampe du génie aussi ? Trouver du travail, c'est pas aussi simple que ça. Ça se saurait.

Pourtant, je passe des entretiens. Six en deux mois, et une vingtaine de candidatures envoyées pour des postes de consultante, de chargée de projet fonctionnel, de chargée de recrutement. Passer un entretien d'embauche, c'est crevant. Aussi bien à cause du temps de préparation que je ne saurais chiffrer, que par le stress que ça engendre. Avant la date cruciale, ça demande un travail de recherches sur l'entreprise, sur le poste visé, mais surtout sur soi.

EN ENTRETIEN JE JOUE UN RÔLE, JE NE SUIS PAS MOI

Un entretien, c'est une mise à nu qui requiert une bonne connaissance de soi-même, de ses capacités et compétences, de ses qualités et défauts, de ses émotions, sa personnalité, etc. À force de préparer et de passer des entretiens d'embauche, j'ai l'impression de jouer un rôle pour coller au poste voulu. J'ai cherché à me connaître et j'ai découvert quelqu'un qui, en entretien, n'est pas moi.

Lola dans la vie de tous les jours, c'est une personne discrète, qui observe, analyse et écoute, qui intériorise énormément, qui ne sourit pas beaucoup et qui ne se mêle pas aux autres. Au niveau vestimentaire, c'est quelqu'un qui s'habille « normalement » sans prise de tête, en mode jean, t-shirt, baskets, qui ne suit pas vraiment les diktats et les tendances de la mode.

Lola en entretien, c'est au contraire une personne bien apprêtée, selon des codes vestimentaires imposés : tailleur pantalon, derbies en cuir, cheveux bien coiffés, maquillée, etc. Et c'est surtout une personne qui paraît épanouie, spontanée, souriante, dynamique, qui a confiance en elle et qui prend de l'assurance. Mais cette fille, ce n'est pas la Lola de tous les jours. Peut-être qu'au fond, c'est la personne que j'ai toujours voulu être ? Ça m'effraie.

Il y a encore quelques temps, avant même de passer la porte de l'entreprise, ma gorge se serrait à mesure que j'avancais. Par peur de ne pas être à la hauteur, par peur de ne pas coller à l'image que les recruteurs attendent. J'ai réussi à reprendre le dessus sur moi-même et à véritablement m'affirmer avec aplomb grâce à une astuce toute simple : je bois de l'eau dès que je sens que ça monte. Aussi stupide que ça puisse paraître, ça marche vraiment.

EST-CE QUE C'EST MA PERSONNE QUI NE PLAÎT PAS ? EST-CE QUE CE SONT MES COMPÉTENCES ? QU'EST-CE QUE JE FAIS DE MAL ?

MALGRÉ MES EFFORTS, CÔTÉ RECRUTEURS C'EST SILENCE RADIO

J'assimile les entretiens d'embauche à des pièces de théâtre où les actes sont prédéfinis, sans entractes pour reprendre son souffle. Ou à un ring de boxe où le candidat affronte ses interlocuteurs et pare chaque coup lancé sous la forme de questions, de commentaires, de remarques. Tous mes entretiens reprennent le même schéma. Premier contact physique : « Bonjour » avec sourire et enthousiasme. Premier passage sur le grill : « Présentez-vous, puis je vous parlerai du poste et de l'entreprise. » Deuxième passage : « Pourquoi avez-vous postulé pour le poste ? » Je fais une compilation de toutes les compétences et connaissances acquises et mises en pratique au cours de mes différentes expériences, enfin la question qui tue : « Quelles sont vos prétentions salariales ? » J'y réponds en ayant l'air de savoir de quoi je parle parce que je me suis longuement renseignée sur les salaires de l'entreprise pour le poste, merci Glassdoor. Dernier passage sur le grill : « Avez-vous des questions ? » Je liste toujours en amont quelques questions à poser pour montrer l'intérêt que je porte au poste et à l'entreprise sur la formation, sur les évolutions possibles, sur l'ambiance de travail, sur la culture d'entreprise, etc.

Deux jours maximum après chaque entretien, je prends toujours soin d'envoyer un mail de remerciements. Ça me permet de rappeler aux recruteurs qui je suis et de réitérer mon intérêt pour le poste. Si je n'ai pas de nouvelles dans la semaine qui suit, j'envoie un mail de relance, voire je laisse un message vocal.

Malgré tous mes efforts, les recruteurs optent pour le silence radio. Ça leur évite de justifier un refus. Et quand je parviens à avoir un recruteur au téléphone, c'est toujours le même discours : « Je suis sous l'eau en ce moment, je dois faire le point sur les candidatures et je vous rappelle. » Mais ils ne disent jamais quand ils rappellent. Et ils ne rappellent pas. C'est un échec, mais en plus de ça, je reste dans le flou total, sans aucune explication. Est-ce que c'est ma personne qui ne plaît pas ? Est-ce que ce sont mes compétences ? Qu'est-ce que je fais de mal ? Je ne le saurai pas parce que les recruteurs ne se sentent pas concernés, ne prennent pas la peine d'envoyer un mail ou de décrocher leur téléphone pour apporter une réponse.

Lola, 23 ans
EN RECHERCHE D'EMPLOI

L'ALTERNANCE A ÉTÉ MON PASSEPORT POUR LA FRANCE



JE VIENS D'ÉGYPTE.
MES CONTRATS DE TRAVAIL,
C'EST CE QUI ME PERMET
DE RESTER EN FRANCE.
EN QUATRE ANS,
J'AI ENCHAÎNÉ TROIS
ALTERNANCES.

Fin 2015, j'ai commencé à travailler en alternance. Six mois après, j'ai eu mon attestation de travail sur le terrain et après, j'ai eu la carte de séjour. C'est le contrat de travail qui me fait démarrer ma vie ici, pas la carte.

J'ai fait trois alternances: deux ans en peinture, un an en chauffage, deux ans en plomberie. Un contrat d'alternance, c'est un an. Tous les ans, je dois donner le contrat de travail à la préfecture pour renouveler la carte. Ça dure trois mois. Ils me laissent trois mois, le temps que je revienne avec les trois fiches de paie de septembre, octobre, novembre. Et celles de juin, juillet, août. Les trois d'avant, et les trois d'après.

SI JE TROUVE PAS D'ENTREPRISE, TOUTES LES DÉMARCHES QUE J'AI FAITES N'AURONT SERVI À RIEN

En ce moment, j'ai un patron, je vais rester jusqu'à la fin de l'année, mais après il va fermer la boîte. Si j'arrête le travail, je n'aurai plus de carte de séjour. Si je trouve pas une entreprise, toutes les démarches que j'ai faites, de 2015 jusqu'à 2019, n'auront servi à rien. Si je trouve un nouveau patron, je resterai dans mon chemin.

Ahmed, 22 ans
EN ALTERNANCE

QUAND J'AI SENTI QUE MON CORPS GÊNAIT DANS L'ENTREPRISE

Avril 2019 : nouveau travail, nouveau domaine. Toujours dans les assurances, mais cette fois en gestion de sinistre. Je pensais avoir trouvé l'emploi qui allait me permettre de m'épanouir. C'était sans compter sur votre regard sur mon physique, chers collègues...

Vous savez, ce n'est pas parce que je suis grosse que je suis forcément malade, ou que je mange plus que vous. Est-ce parce que je suis grosse que je ne peux pas m'habiller comme je veux ?

Dès que je mets une robe (je mets toujours des trucs courts), une jupe qui semble un peu courte (selon vous !), vous me regardez comme si j'étais une bête de foire. Comme ce jour où j'avais mis ma plus belle perruque, mon plus beau maquillage, on voyait plus mes formes que d'habitude et Marie m'a demandé si je n'avais pas trouvé plus court. Sur le coup, je me suis sentie triste, car elle avait touché à ce qui me tenait à cœur : mon style. J'ai honteusement baissé les yeux et je suis partie.

Un matin, je passais dans nos bureaux et l'une d'entre vous m'a demandé : « Quelle taille de vêtements tu mets ? » J'ai répondu que je m'habillais en plus size, et elle m'a dit : « Ah mais tu veux pas me dire quelle taille ? » Encore ça aurait été quelqu'un de ma corpulence, mais ce n'était pas le cas... Et puis il y a cette autre fois où j'étais avec trois d'entre vous et ma responsable, on parlait d'une robe rouge que l'une devait mettre. Ma responsable a dit sur le ton de la rigolade : « Cette robe te va bien, mais lmany et moi, on ressemblerait à des boudins. » Je ne me suis pas sentie très à l'aise et j'ai ri jaune.

VOS REMARQUES ET REGARDS ME FONT DE LA PEINE

Vous savez, quand on va au restaurant, je mange une salade, alors que je meurs d'envie de manger un burger. Mais je ne peux pas parce que j'ai peur d'être jugée. Je n'aime pas manger devant vous pour ça. J'ai peur qu'une fois levée de table, vous me critiquiez. Parce qu'un jour, j'ai pris un burger, et une collègue a regardé mon plat avec insistance pendant que je le dégustais. Puis chuchoté quelque chose à une autre.

On sent le regard des autres sur soi. Quand je sens les vôtres, je prends mon téléphone pour me regarder, je me répète que je suis la plus belle fille du monde et tout va mieux. Ce sont les mêmes regards que ceux que j'ai pu avoir dans la rue : instantanés ; et qui dans la rue étaient accompagnés de : « Est-ce que c'est pas trop prêt du corps ? », « Regarde, on voit ses bourrelets », « T'es grosse, mais t'as un joli visage. »

Vos remarques et regards me font de la peine car je n'avais jamais été confrontée à ce genre de situations au travail. Je ne vous parle donc pas de mon ressenti, j'extériorise en chantant, une fois partie du travail.

Récemment, l'une d'entre vous, qui est dans la même situation que moi, m'a demandé comment j'avais fait pour m'assumer et où j'achetais mes vêtements. Elle m'a dit qu'elle avait du mal à trouver des vêtements assez modernes et à sa taille et qu'elle appréciait beaucoup la manière dont je m'habillais et dont je m'assumais. Ça m'a aidée à mettre de côté la honte de m'habiller comme j'aime au travail.

Et puis merde, ma vie ne se limite pas à mon emploi. De 9h à 17h, je suis gestionnaire, et après ça, je suis la jeune maman, belle et forte, que j'ai toujours été.

lmany, 24 ans
SALARIÉE

AVEC MES NOUVEAUX
COLLÈGUES, JE NE ME
SENS PAS À L'AISE.
IL Y A LEURS REGARDS,
LEURS REFLEXIONS.
DEPUIS QUE JE TRA-
VAILLE AVEC EUX, J'AI
CHANGÉ MA MANIÈRE
DE M'HABILLER ET
DE MANGER. ALORS
JE LEUR AI ÉCRIT
UNE LETTRE.



Le travail n'est pas toujours facile. Il n'est pas non plus de tout repos. Mais vous savez, tout cela est normal, c'est un travail après tout. Alors qu'en est-il lorsque le relationnel s'en mêle et se dégrade ? En même temps, me direz-vous, ce n'est jamais simple de côtoyer des personnes toute la journée qui, au départ, n'étaient que de simples inconnues.

Cette situation, je l'ai vécue. À l'époque, j'étais âgée de 21 ans avec trois gardes d'enfants comme bagage et un CAP petite enfance obtenu un an auparavant. J'étais considérée comme une jeune adulte sans réelle expérience en collectivité et il était donc grand temps que la situation évolue.

En septembre 2016, j'ai rejoint une équipe composée uniquement de femmes, dix pour être précise, répartie dans les trois sections qui composent la crèche. La directrice m'avait engagée en tant qu'auxiliaire petite enfance dans le cadre d'un remplacement, à durée déterminée donc. Les débuts étaient plutôt rudes, la jeune adulte que j'étais était jetée dans le grand bain, et je ramais pas mal. Aucune référente ne m'avait été attribuée afin de m'accompagner. Je devais me débrouiller toute seule, suivant les conseils contradictoires de chacune.

AUX YEUX DE CES COLLÈGUES, JE N'ÉTAIS QU'UNE INCAPABLE

Les semaines se sont écoulées et l'ambiance de l'équipe s'est dégradée. Disputes, reproches, prises de tête... Cela a commencé entre mes collègues de la section voisine. Petit à petit, les histoires envahissaient la totalité de la crèche et cela ne m'a pas laissée indemne. Pour une jeune qui débute, la pression est rapidement difficile à surmonter. Au fil des mois, l'ambiance est devenue insoutenable car plusieurs de mes collègues m'avaient prise pour cible.

Chaque jour, j'avais le droit aux critiques, aux reproches, à cette pression immense que l'on me mettait sur mes épaules. Chacun de mes faits et gestes était surveillé, critiqué. Aux yeux de ces collègues, je n'étais qu'une incapable. Elles préféraient me hurler dessus plutôt que de m'accompagner afin de m'améliorer. Cette situation devenait de plus en plus insupportable. Tout ce qui se passait au sein de la crèche, même durant les temps de pauses, était répété, déformé, me créant encore plus de problèmes.

AU TRAVAIL, LES RELATIONS AVEC SES COLLÈGUES SONT IMPORTANTES. JE L'AI BIEN REMARQUÉ PENDANT MON DERNIER POSTE QUAND, POUR EUX, JE N'ÉTAIS QU'UNE INCAPABLE.

MON PREMIER JOB M'A FAIT DOUTER DE MES CHOIX... ET DE MOI

Cela aura duré un an, pendant lequel j'ai perdu confiance en moi, en mes capacités, au point où j'ai fini par me demander si j'étais réellement faite pour ce métier, qui était ma passion. Au point où je ne mangeais plus, où je pleurais chaque soir. Au point où j'ai fini par faire une dépression.

Au bout d'un an, je suis partie, c'en était trop. Les séquelles étaient bien présentes, et le sont encore. Même si en 2018 j'ai changé de structure. Depuis, je m'épanouis et j'ai retrouvé confiance. Cette expérience m'aura tout de même détruite et sera gravée en moi à jamais.

Leslie, 24 ans

SALARIÉE





PENDANT SIX MOIS,
J'AI CHERCHÉ UNE
ALTERNANCE EN
PORTANT LE VOILE,
SANS RÉSULTATS.
ET PUIS UN JOUR,
J'AI DÉCIDÉ DE ME
PRÉSENTER EN
ENTRETIEN TÊTE
DÉCOUVERTE...

POUR DÉCROCHER UN EMPLOI EN ALTERNANCE, J'AI ENLEVÉ MON VOILE

Je suis voilée et ça dérangeait beaucoup d'entreprises dans lesquelles je postulais. J'ai commencé à chercher une alternance pour faire un BTS professions immobilières en mars 2018 et j'ai trouvé au mois d'août. J'ai postulé dans différentes agences immobilières, chez des bailleurs sociaux, des promoteurs, et j'y ai subi des discriminations par rapport à mon voile et à mes origines.

Ça m'a pris six mois pour trouver une entreprise. Pourtant, après avoir étudié les critères des annonces qui m'intéressaient, je correspondais : niveau bac ? C'est le cas. De l'expérience dans l'immobilier ? J'en avais pas directement dans l'immobilier, mais dans la relation client, grâce à mon service civique à la Pitié-Salpêtrière où j'accueillais les patients.

«PAR CONTRE LE VOILE, J'ESPÈRE QUE VOUS ALLEZ PAS TRAVAILLER AVEC»

Au départ, j'ai postulé dans des agences, surtout sur Paris. Je viens d'Argenteuil et je ne voulais pas rester en banlieue. Je me suis beaucoup déplacée pour donner mon CV. Je sentais des regards sur moi, comme si quelque chose les dérangeait. Dans une agence sur Paris, j'ai eu des remarques comme : «Nous sommes dans un pays de laïcité», «Aucun signe de religion ne doit être visible»... Ça m'est arrivé plusieurs fois et ils me le disaient dès le début ! Ils me laissaient une chance de me présenter, mais juste après, ils me disaient : «Par contre le voile, j'espère que vous allez pas travailler avec...» Ou : «Par contre, le voile vous n'avez pas le droit.» Ils prenaient mon CV, mais ça n'allait pas plus loin.

Dans d'autres, quand ils voyaient mon nom, ils disaient : «Ah.» Plusieurs agences m'ont demandé mes origines. J'ai l'impression que, dans les agences immobilières, il y a des discriminations envers les personnes qui sont de différentes origines. Il y avait que des Français, genre des Pierre, Paul, Jacques. Je suis Française moi aussi, mais je veux dire des Blancs... Une personne d'origine maghrébine aura plus de mal de trouver un appartement qu'une personne blanche, c'est prouvé. Donc ça ne m'étonne pas que ce soit la même chose au niveau de l'emploi.

Je suis passée par Mozaïk RH [ndlr : cabinet de recrutement et de conseil luttant contre les discriminations à l'embauche], j'ai postulé à tout ce que je pouvais sur LinkedIn et sur les sites de recrutement, je me suis déplacée dans un forum de jobs et dans plusieurs agences immobilières. J'ai tout fait ! Mais j'avais que des retours négatifs. Certaines agences ne m'ont pas répondu.

MAINTENANT, LE VOILE, JE LE PORTE... ET JE LE PORTE PAS

Alors comment j'ai trouvé mon alternance ? J'ai passé mon entretien début août avec un bailleur social et pour la première fois, j'ai décidé de ne pas porter le voile. Ce fut une décision très difficile. Au début de mes recherches, je me disais : soit on m'accepte comme je suis, soit on m'accepte pas. Mais après avoir subi toutes ces discriminations, j'ai baissé les bras.

J'ai commencé en septembre 2018. Je peux y être habillée comme je veux, mais porter le voile... je ne sais pas. Après avoir fait beaucoup d'entretiens avec le voile, je me dis que j'aurais du mal à me faire accepter. Je suis la seule à avoir un prénom arabe, les autres c'est Priscillia, Laetitia, Axel... J'ai discuté avec une collègue qui m'a dit qu'elle portait le voile, mais elle ne travaille pas avec moi.

Maintenant, le voile, je le porte... et je le porte pas. Dehors, je le porte, mais à l'école et à l'entreprise, je l'enlève. Si un jour j'ai ma propre entreprise, je ne vais pas chercher à savoir l'origine des candidates et si elles portent le voile, mais je vais m'attacher à leurs compétences, leurs expériences... Normalement, les entreprises cherchent des personnes qui veulent avancer, réussir... Peu importe le physique. Le physique et les croyances, ça ne devrait pas être quelque chose d'important. Pour moi, la laïcité, c'est savoir vivre ensemble, peu importe la religion ou la culture de la personne !

J'ai une amie qui porte le voile et qui refuse de l'enlever. Elle est restée forte, mais ça fait huit mois qu'elle cherche. Moi, je n'ai pas osé porter le voile. Et je regrette. Des fois, je me dis que j'aurais pu être forte, moi aussi.

Fatima, 23 ans
EN ALTERNANCE

DU CHÔMAGE À L'EMPLOI, PARCE QU'ON M'A AIDÉ



PEU DE TEMPS APRÈS ÊTRE ARRIVÉ À PARIS, JE ME SUIS RETROUVÉ AU CHÔMAGE. MAIS GRÂCE À DIFFÉRENTES ASSOS, J'AI RÉUSSI À ME MOTIVER ET À FINALEMENT TROUVER UNE SUPER ENTREPRISE.

Le 27 décembre 2018, j'ai signé mon premier contrat d'alternance et je suis descendu seul à Paris. J'avais envie de partir à l'inconnu. Ceux de mon lycée, dans le Nord, sont restés ou sont partis sur Lille. Moi ça m'intéressait pas de partir à 20 minutes de chez ma mère. Je voulais partir loin avec un petit sac, une valise et me construire ailleurs. Je voulais rendre mes parents fiers, en mode «je suis parti loin et voilà ce que j'ai réussi à faire». Mais après une semaine d'alternance... je me suis fait virer par manque d'expérience.

Première, deuxième semaine de chômage, tu te dis: «Je suis en vacances, le chômage c'est trop cool.» Tu reçois ta première paie de chômeur: «C'est bien, je suis payé à rien faire.» Mais à partir du deuxième mois, ça s'est transformé en: «Je fais rien de ma vie!» En plus, mon école ne me mettait aucune pression et ne donnait aucun signe de vie. Ce qui m'a aidé? Ma soif de vouloir aller loin, de commencer des formations et d'aller voir des associations d'insertion pro.

«REGARDE-TOI. C'EST BIEN, BRAVO, T'ES UN FLEMMARD EN FAIT»

Tous les matins, je me levais tôt, à 6h ou à 8h. Les recherches, les relances de mails... Je finissais vite mes journées, à 10h: «Bon bah c'est tout, j'ai fini ma vie pour aujourd'hui. Enfin... ma vie pro.» Très vite, je suis rentré dans une boucle de paranoïa: «Si je sors, ça veut dire que je vais perdre du temps à chercher des postes. Mais si j'ai déjà fini mes recherches, c'est qu'il n'y en a plus.» Du coup, je ne sortais plus. Le soir, je ne faisais rien.

Si t'es pas accroché, si t'as refus sur refus, voire pas de mails tout court, c'est dur. Je ne faisais rien de mes journées, je vivais dans une porcherie, je tournais en rond. À ça, s'est ajoutée une sorte d'anxiété. Je cogitais... «Tu vois les autres qui partent au travail et toi tu fous rien de ta life!» Le regard des autres, j'en avais rien à foutre. C'était le regard que j'avais sur moi-même: «Regarde-toi. C'est bien, bravo, t'es un flemmard en fait.» Avant, j'avais toujours été dans l'action, j'avais fait des stages, des travaux saisonniers et quand je ne travaillais pas, j'étais en cours. Là, j'étais vraiment solo. Et j'avais ma fierté qui m'empêchait de dire à mes parents: «Je suis dans la merde.»

Et puis, j'ai eu une sorte de boost. Mi-janvier, le staff de l'ALJT où je vis m'a parlé d'une association, Proxité, qui aide à se réinsérer, à améliorer ses entretiens, son CV. J'ai mis un peu de temps à me lancer dans les démarches et puis je me suis dit: «Plus le temps de m'apitoyer sur mon sort. T'es à Paris, il doit y avoir plein d'outils pour trouver du boulot!» L'association m'a trouvé une marraine qui est là pour te faire bouger. Moi, je la voyais deux fois par semaine! Parce que je voulais pas perdre de temps. Et c'est revalorisant parce que c'est une personne qui te parle comme si t'étais son ami ou son filleul. Elle m'aidait beaucoup à me construire un planning de travail dans la semaine et à toujours être positif.

TROIS JOURS D'ENTRAÎNEMENT POUR UN ENTRETIEN... QUE J'AI RÉUSSI

En février, je me suis aussi inscrit à des formations et je suis allé voir d'autres associations qui aident à s'insérer dans le travail, à se préparer à un éventuel poste. Comment bien postuler, comment bien prospecter sur Internet? Pendant ces quatre mois, je ne travaillais pas, mais j'ai appris plein de trucs. À mon premier rendez-vous avec ma conseillère Pôle emploi, je lui ai tout de suite demandé si elle avait des formations. Comme je suis dans le web design, j'ai pris des rendez-vous dans tout ce qui touchait au numérique, au digital: comment monter sa boîte? Qu'est-ce que c'est que le métier de web designer? Le digital learning? J'ai été convié à des entretiens avec des start-up dans des pépinières. En avril, j'ai fait trois jours de formation avec Mozaïk RH. Il fallait venir en tenue pro car c'était dans l'optique d'avoir un entretien. Comment le réussir? Les questions à poser, les réponses à dire. On était sept personnes dans la formation et, tout ce qu'on a appris, on devait le mettre à l'œuvre en entretien devant la formatrice. On a terminé la formation un mercredi. Le lendemain à 9h, j'avais mon entretien d'embauche pour l'alternance où je suis maintenant. Trois jours d'entraînement pour un entretien... que j'ai réussi à avoir!

Mon alternance, ça me plaît de ouf. J'ai des réunions, des déjeuners clients, des présentations... J'adore cette ambiance de rush, quand c'est intense, et je me sens utile. Il y a des gens qui sont depuis 20 ans dans la boîte, ils m'ont envoyé des mails ou sont venus me voir en me disant: «Bravo, on est content de t'avoir.» Ma marraine de Proxité, c'est limite devenue ma vraie marraine. On se voit toujours pour prendre un café et on se parle souvent sur WhatsApp. Elle m'aide si j'ai besoin, si j'ai des problèmes, si je suis fatigué, et elle me revalorise au niveau du taff. Et je sais que je peux compter sur elle si j'ai besoin d'aide après mon alternance.

Maintenant, je peux dire à mes parents: «Regarde papa, regarde maman, j'ai fait ça tout seul!» Comme quand t'es gosse et que tu leur montres un dessin.

Rifari, 22 ans
EN ALTERNANCE

LOYER, ENFANT... ET MES ÉTUDES C'EST POUR QUAND ?

Je veux être modéliste, une créatrice, travailler pour moi. J'aimerais étudier la mode, puis ouvrir mon atelier de couture sur mesure. Faire des vêtements, des sacs, des boucles d'oreille, de la broderie, des serviettes... Tout quoi !

Devenir modéliste, c'est une idée que j'ai depuis le collège et je me suis beaucoup renseignée. Mais les écoles de mode sont trop chères et dans tous les cas, j'ai pas le temps pour ça : parce que je dois travailler. Je voulais faire une école de stylisme qui s'appelle Formamod, ça coûte 10 000 euros par an pendant trois ans.

J'ai d'abord passé un CAP Arts de la broderie. Après ça, je voulais faire un bac pro Métiers de la mode-Vêtements pour ensuite mêler les deux : la broderie, plus la couture. Mais j'ai pas eu mon bac et j'ai pas pu le repasser avec tous les problèmes que j'avais dans ma famille. Même m'acheter une paire de boucles d'oreille, je pouvais pas. Je devais travailler pour m'acheter mes affaires et vivre normalement avec l'esprit libre. Je devais partir de chez moi et trouver un appartement. Prendre mon envol, à 19 ans.

MON SALAIRE LE PLUS ÉLEVÉ, C'ÉTAIT 1 000 EUROS PAR MOIS

Je suis venue à l'ALJT, une résidence de jeunes travailleurs. Je devais trouver un travail pour payer mon loyer, pour vivre. J'ai travaillé pendant deux ans comme aide à la personne, avec les personnes âgées. C'était un CDI, payé au SMIC, du lundi au vendredi, mais ça dépendait des heures que je faisais. De base, j'aime pas parce que je suis une personne maniaque, mais j'avais pas le choix. Niveau financier, c'était pas trop ça. Mon salaire le plus élevé, c'était 1 000 euros par mois. Parfois c'était 400, 500, 600 euros. Je pensais quand même mettre de l'argent de côté pour mon école, mais ça n'a pas été possible.

J'ai pas pu financer des études : j'ai financé mon mariage. Chez moi, on ne quitte pas la maison comme ça. Il fallait que je sois mariée religieusement. Je suis quand même partie avant de me marier, mais j'avais la pression de financer mon mariage au plus vite. Toutes mes économies sont parties dedans. Puis je suis tombée enceinte. C'était pas prévu. Mon mari, lui, le voulait depuis un moment et quand je suis tombée enceinte, il était content. Moi aussi d'ailleurs. Ce petit bout de chou fait notre bonheur, mais vue la situation dans laquelle je suis, avec un bébé, c'est compliqué. Même pour manger. La Sécu ne m'a versé mon congé maternité que deux mois après mon accouchement, et mon entreprise elle, ne me donnait que 25-50 euros par mois.

PLUS J'AVANCE, MOINS JE ME VOIS PAYER DES ÉTUDES CHÈRES

Je me sens bloquée. Je dois avoir des revenus pour élever mon petit garçon d'un an et les métiers de la mode sont fermés quand t'as pas d'expérience... Et puis il faut le bac déjà ! J'ai démissionné pour un poste de secrétaire médicale en juillet 2019, pour avoir un meilleur salaire, mais le directeur m'a virée au bout de quatre jours, soi-disant je n'étais pas assez rapide. C'est dur de trouver du travail, surtout quand t'as pas de diplôme. Pour l'instant, je suis en intérim en tant qu'hôtesse à Bercy dans un hôtel et c'est plutôt cool.

Le bac, j'ai pensé à le repasser, mais je sais pas si ça va vraiment m'ouvrir des portes, parce que plus j'avance, moins je me vois payer des études chères. Il y a pas longtemps, j'ai rencontré une dame qui m'a parlé de cours de couture du soir avec la Mairie de Paris. Je me suis pas encore renseignée, mais je vais le faire.

Parfois, je suis frustrée, parfois pas. C'est surtout quand je vois les autres qui travaillent dans la mode, qui font de la couture. Ils gagnent beaucoup et ils font ce que j'ai envie de faire plus tard. Ils ont réussi. Un jour, je ferai de la couture, j'en suis sûre. Je me dis que si j'ai un appartement, je pourrai tout résoudre, parce que je serai chez moi : mon mari s'occupera de la maison et mon fils sera grand.

Amina, 21 ans
INTÉRIMAIRE

À 19 ANS, J'AI DÛ PARTIR DE CHEZ MOI
ET TROUVER UN EMPLOI, SANS DIPLÔME.
PUIS MON PETIT GARÇON EST ARRIVÉ.
ALORS L'ÉCOLE DE MODE ÇA ME SEMBLE
BIEN LOINTAIN...



RÉCEMMENT ARRIVÉ EN FRANCE, JE TRAVAILLE À MI-TEMPS. ALORS JE PARTAGE MON TEMPS LIBRE ENTRE LES SALLES DE SPORT, L'APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS ET LA CONSTITUTION DE MON DOSSIER POUR L'UNIVERSITÉ.



MON MI-TEMPS À LIDL, PREMIÈRE ÉTAPE VERS MON FUTUR

Ça fait un an que je travaille chez Lidl. Le salaire c'est pas beaucoup, mais je travaille pour le futur, pour l'expérience. Bientôt, je dépose mon dossier pour l'université de droit. Si j'étudie, je pourrai conserver mon travail, et travailler le samedi. Ça va m'aider à payer l'université. Quand je serai en vacances, pendant deux mois par exemple, je pourrai travailler.

Je suis réfugié d'Afghanistan, je suis arrivé en France en 2016. Avant d'être chez Lidl, pendant trois mois, j'ai commencé les cours de français. J'ai eu le niveau A1. Puis j'ai reçu mon papier de France et j'ai commencé une formation professionnelle. J'ai fait trois, quatre stages dans des magasins, et j'ai eu mon diplôme d'employé commercial. Tout de suite après, j'ai trouvé le travail chez Lidl.

JE ME SUIS DIT, DIRECT JE TRAVAILLE. JE REGRETTE MAINTENANT

Je savais pas qu'il y avait la possibilité d'étudier. C'est mon conseiller de mission locale qui m'a conseillé de faire une formation professionnelle et de travailler aussi. Du coup, je me suis dit: direct je travaille. Je regrette. J'avais commencé l'université de droit en Afghanistan en 2014. Maintenant, il faut que je recommence les études de droit, parce qu'il me reste beaucoup de vie pour moi.

Travailler chez Lidl, c'est très intéressant: parce que c'est pas beaucoup d'heures et que c'est pas difficile. Le travail que le responsable fait, c'est moi qui le fait. Je travaille que le matin pour aller au sport l'après-midi et pour moi, le sport, c'est très important. Si je fais pas de sport, je suis dans la merde! Je fais de la musculation, du football, de la course à pied; 10 km par semaine. Et il y a des jours où j'étudie le français dans ma chambre. Bientôt, je commence le niveau B1. Pour moi, c'est important de parler français et si j'ai B1, je peux demander la nationalité, j'y aurai droit.

La vie est belle pour moi ici! J'aimerais bien passer le diplôme pour être directeur de magasin et j'ai des amis pour m'aider à préparer le dossier pour l'université.

Atifullah, 26 ans
SALARIÉ

MERCI !

Nous remercions très chaleureusement Ahmed, Amina, Anaïs, Atifullah, Fatima, Imany, Leslie, Lola, Maggie, Rifari et Sara, les jeunes résident.e.s de l'ALJT Diderot du 12^e pour leur investissement et la confiance qu'ils. elles nous ont accordée.

Merci à Anaïs Bellon, résidente à l'ALJT Diderot du 12^e, d'avoir imaginé le projet et mobilisé ses voisin.e.s de palier; ainsi qu'à Élise Ustarroz, chargée de vie résidentielle, pour toute l'énergie déployée afin de le rendre possible.

Merci à l'ALJT et à la ville de Paris d'avoir cru en cette aventure éditoriale originale et de l'avoir soutenue. Et enfin, au Centre Paris Anim' Pina Bausch de nous avoir généreusement prêté du matériel photo.

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture et de création de médias. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site : **www.la-zep.fr** ou sur nos médias partenaires: Libération, Le Monde Campus, Konbini, le Huffington Post, PositivR, Dong! et Phosphore.

DIRECTION DE LA RÉDACTION: Emmanuel Vaillant

PARTENARIATS: Maëlle Dietrich

ANIMATION ET ENCADREMENT DES ATELIERS: Carolina Arantes, Nathalie Hof

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS: Elliot Clarke, Sonia Déchamps, Nathalie Hof

CONTACT: contact@la-zep.fr

© CRÉDIT PHOTOS: Carolina Arantes

CONCEPTION GRAPHIQUE & MISE EN PAGE: Studio LWA (Pantin)

"MON SALAIRE LE PLUS ÉLEVÉ,
C'ÉTAIT 1 000 EUROS PAR MOIS"

"VOS REMARQUES
ET REGARDS
ME FONT
DE LA PEINE"

"JE ME SUIS DIT,
DIRECT JE TRAVAILLE.
JE REGRETTE MAINTENANT"

"SI JE TROUVE PAS D'ENTREPRISE,
TOUTES LES DÉMARCHES QUE
J'AI FAITES N'AURONT SERVI À RIEN"